

Rien de particulier ne se produisit les semaines suivantes, sinon que les sept bateaux retardataires arrivèrent d'une manière surprenante, peu après les « coureurs », en naviguant assez près d'eux pour rencontrer les mêmes vents et le même type de temps. Tanguant sur les eaux agitées, tous les navires restèrent à l'ancre avec leur chargement. Les hommes se penchaient sur le bastingage, certains avec une longue-vue, pour regarder les quelques matelots, officiers et rares détenus allant à terre, ou encore les nombreux Indiens. Mais il ne s'agissait là que d'une activité réduite. Le bruit se répandit que le gouverneur jugeait que Botany Bay n'était pas un lieu approprié pour une expérience de cette importance et qu'il avait pris une chaloupe pour aller explorer Port Jackson, tout à côté, dont Cook avait noté l'existence sur ses cartes mais sans y pénétrer.

Richard partageait le sentiment de tous, libres ou détenus, sur Botany Bay : un endroit impossible. Aucun voyageur, même des plus expérimentés comme Donovan, n'en avait vu de semblable. C'était une terre plate, sablonneuse et marécageuse, triste au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer. Sur l'*Alexander*, les occupants de la prison eurent l'impression que Botany Bay n'était qu'un immense cimetière.

Des ordres parvinrent, les informant que le premier établissement ne se situerait pas à Botany Bay mais à Port Jackson. Ils se préparèrent à faire voile mais le vent était contraire et la houle si forte que, dans la passe, il fallut abandonner toute idée

de départ. Puis – ô miracle –, ils aperçurent deux grands navires qui se dirigeaient vers la baie pour y jeter l'ancre.

— Voilà une coïncidence bien étrange, déclara Donovan. Aussi étrange que de voir deux paysans irlandais se rencontrer à la cour de l'impératrice de Russie!

Le commandant Sinclair, Mr Long et Donovan se passaient de main en main une lorgnette.

— Ce sont des Anglais, bien entendu, affirma Jimmy Price.

— Non, des Français. Probablement l'expédition du comte de La Pérouse. Des navires de troisième rang, ce qui explique qu'ils soient si grands. L'un doit être *La Boussole* et l'autre *L'Astrolabe*. Ils doivent être encore plus surpris de nous trouver ici que nous de les voir arriver. La Pérouse a quitté la France en 1785, bien avant qu'il soit question de notre voyage. À moins qu'ils n'aient appris notre existence au cours de leur périple. Il y a un an, on croyait La Pérouse perdu. Et voilà qu'il est là!

Le lendemain, ils firent une nouvelle tentative pour sortir de Botany Bay, aussi vaine que la première. Les deux navires français n'étaient plus visibles, probablement repoussés par le vent vers le sud et le large. Au coucher du soleil, le *Supply* réussit à se faufiler dans la houle et prit la direction du nord vers Port Jackson, distant de dix ou onze miles terrestres, abandonnant le gouverneur Phillip dans les limbes pour une autre nuit.

Un vent de sud-est facilita les choses le lendemain matin, également pour les bateaux français. *La Boussole* et *L'Astrolabe* pénétrèrent dans Botany Bay au moment où les dix navires de la flotte anglaise levaient l'ancre et se préparaient à franchir cette passe dangereuse. Le *Sirius*, l'*Alexander*, le *Scarborough*, le *Borrowdale*, le *Fishburn*, le *Golden Grove* et le *Lady Penrhyn* en sortirent avec élégance mais le pauvre *Friendship*, ne pouvant maintenir son cap, s'approcha dangereusement des écueils et finit par heurter le *Prince of Wales*. Il perdit son bout-dehors et aggrava encore ses malheurs en entrant en collision avec l'arrière du *Charlotte*, dont les ornements extérieurs disparurent, pour la plupart, et qui faillit couler.

Ces dégâts mirent en joie l'*Alexander*, qui déploya ses voiles pour profiter des vents de sud-est. Le temps était beau

et chaud, la vue à bâbord fascinante. Le croissant de plages dorées, ourlées d'écume par la barre, était parfois interrompu par des falaises d'ocre rouge dont la hauteur s'accroissait au fur et à mesure que les miles défilaient. Une profusion d'arbres, plus verts que ceux de Botany Bay, s'étendait vers l'intérieur, au-delà des plages. Les fumées de nombreux feux s'élevaient dans le ciel à l'ouest. Surgirent alors deux redoutables bastions de quatre-cents pieds, séparés par une ouverture d'environ un mile. L'*Alexander* fit voile vers cet étonnant pays.

— C'est nettement mieux! s'exclama Neddy Perrott.

— Si nous avons un havre semblable à Bristol, nous serions le premier port d'Europe, ajouta Aaron Davis. Il peut accueillir un millier de navires en parfaite sécurité, quelle que soit la direction du vent.

Richard ne dit rien mais il sentait son cœur plus léger. Ces arbres, immenses, nombreux, étaient d'un vert familier derrière la légère brume bleue qui les enveloppait. Mais quels curieux spécimens! Très hauts et d'un diamètre impressionnant, ils avaient des feuilles peu abondantes et étrangement réparties, un peu comme des drapeaux en lambeaux. De petites baies sablonneuses sur lesquelles la barre ne se formait pas ourlaient le port au nord et au sud. Vers l'intérieur, les promontoires étaient plats, à l'exception d'un immense à-pic juste en face de l'entrée. Ils se dirigèrent au sud, vers ce qui semblait un bras très long et très large et, six miles plus loin, ils trouvèrent le *Supply* dans une petite anse. Inutile de jeter l'ancre, du moins au début. Les bateaux flottaient mollement, amarrés aux arbres de la rive, tant l'eau était profonde, calme, paisible, aussi claire que dans l'océan et pleine de petits poissons. Le soleil se couchait dans un ciel flamboyant, promettant du beau temps pour le lendemain, au dire des matelots. Comme d'habitude quand la routine était perturbée, personne ne songea à nourrir les détenus de l'*Alexander* avant la tombée de la nuit.

Richard garda ses pensées pour lui, sachant que même Will Connelly, pourtant le plus évolué de son petit groupe, était encore trop naïf pour qu'il puisse se confier à lui comme à Stephen Donovan. Car, tout en jugeant Port Jackson d'une

saisissante beauté, il ne pensait pas qu'il en pût couler du lait et du miel, comme on le leur avait fait croire.

Ils descendirent à terre le 28 janvier, dans un indescriptible chaos. Personne ne semblait savoir quoi faire d'eux ni où les envoyer. Ils restèrent donc là, leurs quelques biens autour d'eux, retrouvant pour la première fois un sol stable sous leurs pieds depuis plus d'un an. Pour beaucoup, il continuait à se soulever, à plonger, à remuer. C'était affreux. Comme tous ceux qui n'avaient pas trop souffert du mal de mer, Richard eut constamment la nausée pendant les six semaines qui suivirent son débarquement. Il comprit alors pourquoi, sur la terre ferme, les marins avaient une démarche chaloupée, comme s'ils étaient légèrement ivres.

Les soldats, aussi désorientés que les forçats, tournaient en rond jusqu'à ce que quelque officier subalterne leur aboie un ordre et leur indique où aller. Finalement, parmi la dernière centaine de détenus de sexe masculin, Richard et ses neuf compagnons furent dirigés à l'est, vers un endroit plat, parsemé de quelques arbres, en vue d'y établir leur camp.

— Construisez-vous un abri, dit le second lieutenant Ralph Clark d'un ton distrait, apparemment ravi de se retrouver en terrain sec.

Avec quoi? Voilà ce que se demandait Richard tandis que, tous les dix, ils avançaient d'un pas incertain sur une herbe jaune qui craquait sous le pied, constellée de rochers, vers ce qui lui sembla être le lieu désigné par Clark. D'autres groupes de détenus étaient là alentour, plongés dans une perplexité égale à la leur. Tous les hommes de l'*Alexander*. «Comment nous construire un abri? Nous n'avons ni haches, ni scies, ni couteaux, ni clous.» Un matelot arriva, portant une douzaine de petites haches, et il en lança une à Taffy Edmunds, qui la saisit avec un regard d'impuissance en direction de Richard.

«Ils ne sont pas encore indépendants de moi, constata-t-il. Je suis toujours responsable de Taffy Edmunds, Job Hollister, Joey Long, Jimmy Price, Bill Whiting, Neddy Perrott, Will Connelly, Johnny Cross et Billy Earl. La plupart rustaude et illettrés. Dieu merci, Tommy Crowder et Aaron Davis ont trouvé Bob Jones

et Tom Kinder, de Bristol: ils sont assez nombreux pour remplir une hutte. Si c'est bien l'objectif officiel. Personne n'a donc la moindre idée de ce que nous sommes censés faire? Cette expédition doit être la moins bien organisée de l'histoire! Les hauts responsables ont passé pratiquement neuf mois sur le *Sirius* mais je crains qu'ils n'aient rien fait d'autre que boire avec excès. Il n'y a aucune méthode, pas trace du moindre plan. On aurait dû nous laisser à bord le temps de déblayer le terrain et de construire des abris, même si on a démantelé nos tables et nos bancs. Surtout la nuit. Les soldats n'ont pas envie de jouer les bergers. Ils désirent limiter leur rôle à une garde, au sens le plus strict du terme. Construire nous-mêmes un abri... Bon, eh bien nous avons au moins une hachette.»

— Qui sait se servir d'une hachette?

Tous, au moins pour fendre du petit bois.

— Qui sait construire un abri?

Personne. Ils n'avaient vu construire les maisons qu'avec des briques, des pierres, du plâtre et des poutres. Aucun n'avait occupé une hutte de branchages.

— Nous devrions peut-être commencer par un mât central avec des appuis à chaque extrémité, suggéra Will Connelly après un long silence. (Il avait lu *Robinson Crusoé* pendant le voyage.) Nous construirons ensuite le toit et les parois avec des branches.

— Nous avons besoin, en effet, d'un mât central et de deux plus petits pour les avant-toits, confirma Richard. Il nous faudra ensuite six jeunes arbres fourchus, dont deux plus hauts que les autres. Cela nous donnera la structure. Will et moi allons nous y mettre avec la hachette. Taffy et Jimmy, allez voir les soldats et tâchez d'en trouver un qui puisse nous fournir une seconde hachette, ou une hache, ou encore un de ces grands coutelas comme nous en avons vu à Rio. Les autres, mettez-vous en quête de branchages et vérifiez que les feuilles ne se détachent pas quand on les tire.

— Nous pourrions nous enfuir, murmura Johnny Cross d'un air songeur.

Richard le regarda comme si une seconde tête lui avait poussé à côté de la première.

— T'enfuir pour aller où, Johnny?

— À Botany Bay, rejoindre les bateaux français.

— Ils ne nous offriraient pas l'asile, pas plus que le bateau hollandais n'a voulu recueillir Johnny Power à Ténériffe. Et comment irions-nous à Botany Bay? Tu as vu les Indiens sur le rivage, là-bas. Il doit y en avoir aussi ici, où l'endroit est un peu plus accueillant. Nous ne savons pas à quoi ils ressemblent. Ce sont peut-être des cannibales comme en Nouvelle-Zélande. Ils n'accueilleront pas volontiers des centaines d'étrangers.

— Pourquoi? demanda Joey Long, qui ne pouvait distraire son esprit du fait que le lieutenant Shairp ne lui avait pas encore donné MacGregor.

— Mets-toi à la place des Indiens, répondit Richard. Que crois-tu qu'ils doivent penser? Nous nous trouvons ici dans une anse bien abritée avec une rivière de bonne eau. L'endroit leur est sûrement bien connu. Mais voilà que nous l'usurpons. En outre, nous avons des ordres stricts: ne pas leur faire de mal. Aussi pourquoi les braver en nous enfuyant là où il n'y aura aucun des nôtres pour nous secourir? Nous allons rester ici et nous occuper de nos propres affaires. Et maintenant, fais ce que je te demande, s'il te plaît.

Lui et Will trouvèrent une quantité de jeunes arbres pouvant convenir, de 4 à 5 pouces de diamètre. Ils ne valaient peut-être pas grand-chose, comparés à des ormes ou à des marronniers, mais ils offraient l'avantage de ne pas présenter de branches basses.

Richard se courba, lança un coup de hachette et fit une encoche.

— Seigneur! s'écria-t-il. Ce bois est dur comme du fer et rempli de sève. Il me faudrait une scie, Will.

En l'absence de scie, il dut se résoudre à tailler des copeaux de bois. La hachette n'était pas aiguisée et se révélait de qualité médiocre. Lorsqu'ils auraient coupé trois mâts et six supports, elle serait hors d'usage.

Ce soir-là, il lui faudrait sortir ses limes pour l'aiguiser. «L'armateur nous a fourni les plus mauvais outils de toutes les fonderies anglaises, songea-t-il, ceux qu'elles n'arrivaient pas à écouler.» Après avoir coupé et ébranché le mât principal, il

était haletant et légèrement étourdi. Tous ces mois de mauvaise nourriture et d'absence d'exercice ne les avaient guère préparés à ce travail. Will Connelly prit à son tour la hachette et s'attaqua à un autre arbre. Il y mit encore plus de temps. Mais, en fin de compte, ils eurent leur mât central et les deux autres supports fourchus pour recevoir l'avant-toit. Ils en choisirent quatre plus petits pour les côtés. Entre-temps, Taffy et Jimmy étaient revenus avec une seconde hachette, une pioche et une bêche. Richard et Will partirent à la recherche d'autres arbres pour relier entre eux les supports et compléter la structure, pendant que Jimmy et Taffy étaient chargés de creuser des trous pour y planter les six supports. Ne disposant d'aucun outil de mesure, ils les espacèrent en comptant leurs pas aussi rigoureusement que possible. En piochant, ils découvrirent la roche à 6 pouces sous le sol.

Les autres avaient trouvé quantité de feuillages mais les branches étaient trop élevées pour qu'on puisse les atteindre. Neddy eut alors une brillante idée. Il grimpa à un arbre, se pencha dangereusement, saisit l'extrémité d'une branche voisine et sauta de son perchoir pour la casser sous son propre poids. Cela marchait avec les vieilles branches brunies, mais pas avec les jeunes encore vertes.

— Va chercher Jimmy, dit Neddy à Job Hollister, et change de place avec lui. Tu sais piocher et j'ai un meilleur emploi pour l'agile petit Jimmy.

Jimmy arriva, tremblant encore de l'effort qu'il venait de faire en piochant.

— Tu as le vertige? lui demanda Neddy.

— Pour sûr.

— Alors repose-toi un moment avant de grimper dans l'arbre. Tu es le plus leste et le plus petit de nous tous. Richard nous a donné la seconde hachette. Glisse-la dans ta ceinture. Une fois que tu seras dans le palmier, abats les branches feuillues les unes après les autres.

Le soleil plongeant à l'ouest, ils purent s'orienter – au sud et à l'ouest de l'espace où devait s'élever la maison du gouverneur, une maison mobile déjà toute montée, à côté de quelques entrepôts et de la grande tente où le lieutenant Furzer s'était

installé en même temps que l'intendance. Les détenus avaient eu la présence d'esprit d'apporter leurs écuelles de bois, louches et cuillères, sans oublier leurs couvertures, paillasses et seaux hygiéniques. Richard alla jusqu'au ruisseau et y installa Bill Whiting avec les pierres filtrantes. L'eau paraissait claire et bonne mais, ici, mieux valait se méfier de tout.

De toute leur bande, c'était Bill Whiting le plus faible. Il avait perdu depuis longtemps ses bonnes joues rondes et affichait des cernes sombres sous les yeux. Le pauvre garçon tremblait comme s'il avait eu la fièvre. Mais il n'en avait pas et son front restait frais. Il était seulement épuisé.

— Il est temps de s'arrêter, déclara Richard en rassemblant sa nichée. Étendez-vous sur vos paillasses et reposez-vous. Bill, viens faire un tour. Oui, je sais que tu n'en as pas envie mais tu vas venir avec moi jusqu'à l'intendance. J'ai une idée.

Le lieutenant James Furzer n'était rien moins qu'organisé. C'était trop lui demander. Richard et Bill pénétrèrent dans un véritable capharnaüm.

— Vous avez besoin d'aide, monsieur, dit Richard.

— Vous êtes volontaires? demanda Furzer en reconnaissant leurs visages.

— L'un de nous, oui, répondit Richard en posant un bras sur les épaules de Whiting. Voici un homme bien, auquel vous pouvez faire confiance. Il n'y a jamais eu aucun problème avec lui depuis que je l'ai rencontré à la prison de Gloucester, en 1785.

— C'est exact. Tu es l'homme qui commandait à bâbord sur l'*Alexander* et aucun de tes hommes n'a jamais créé d'ennuis, Morgan.

— En effet, lieutenant Furzer. Pouvez-vous employer Whiting ici?

— Oui, s'il a assez de cervelle pour lire et écrire.

— Il sait faire les deux.

Ils regagnèrent leur camp, chargés de quelques tranches de pain dur: c'était tout ce que l'intendance avait pu leur fournir. Il venait du Cap et grouillait de charançons, mais il demeurait comestible.

— Nous aurons maintenant un homme à l'intendance, annonça Richard en distribuant le pain. Furzer va se servir de



Bill pour l'aider avec la viande salée que nous ne pouvons consommer tant que les chaudrons et les marmites n'auront pas été déchargés. N'oubliez pas que, désormais, nous devons cuire nous-mêmes nos aliments.

Bill Whiting se sentait déjà un peu mieux. Il allait travailler à l'intérieur et à l'ombre. Peu importait que l'endroit fût étouffant et le travail simple – nettoyer, scier ou jardiner.

— Une fois le lieutenant installé, nous toucherons nos rations une semaine après l'autre, précisa Bill. Des bateaux ravitailleurs doivent bientôt arriver du Cap. Nous aurons donc assez de provisions pour tenir.

La nuit venue, avec leurs sacs de vêtements pour oreillers, ils s'étendirent sur les paillasses de l'*Alexander*, sous leurs couvertures et leurs vieux manteaux en loques. La journée avait été chaude, mais au moment où le soleil disparut il se mit à faire froid. Ils étaient si fatigués qu'ils s'endormirent sans se soucier des bestioles innommables qui rampaient tout autour.

Au froid de la nuit succéda, le matin, une chaleur torride, suffocante. Ils travaillèrent à leur hutte, gênés par le fait qu'ils n'avaient rien pour maintenir les branches de palmier, en dehors des longues palmes fibreuses qu'ils tentaient de tordre pour en faire des cordes. L'abri leur parut suffisamment solide, mais Richard et Will, les deux meilleurs ingénieurs, s'inquiétaient de le savoir fixé sur seulement 6 pouces d'épaisseur d'une terre sablonneuse. Ils tassèrent le sol tout autour des poteaux de support et coupèrent d'autres jeunes arbres qu'ils disposèrent à côté, pour ancrer le tout en taillant sur les supports une encoche dans laquelle ils introduisirent les nouveaux appuis.

Près d'eux, les autres édifiaient leurs abris avec plus ou moins de succès. Personne ne mettait beaucoup d'enthousiasme à la tâche mais, au milieu de leur deuxième journée à terre, il était aisé de distinguer les groupes qui étaient bien commandés ou qui avaient une certaine expérience en la matière, et les autres. L'équipe de Tom Crowder avait entouré sa hutte d'une palissade de très jeunes troncs d'arbres, idée que Richard se promit d'imiter. L'instruction et une certaine expérience portaient leurs fruits. Crowder, le Londonien, avait exercé toutes sortes de métiers et, de plus, c'était un homme intelligent.

Quelques soldats allaient et venaient autour d'eux, observant leurs progrès et dénombant les hommes. Quelques détenus s'étaient évanouis dans la forêt ainsi qu'une femme nommée Ann Smith. Ils se dirigeaient probablement vers Botany Bay et les bateaux français dont on disait qu'ils devaient rester quelques jours.

— Seigneur! Cet endroit est peuplé de fourmis et d'araignées! s'exclama Jimmy Price en se suçant une main. Cette saleté de fourmi m'a piqué et ça fait mal. Regardez la taille de ces bestioles! Elles ont 1 pouce de long et on voit leur dard. (Il jeta un regard de mépris vers un arbre superbe, à l'écorce blanche.) Et ce ramage à nous rendre sourds! Qu'est-ce que c'est que tous ces croassements? J'en ai les oreilles qui tintent.

Ses plaintes étaient justifiées, pour les croassements comme pour les fourmis. C'était une année où il y avait beaucoup de cigales.

Billy Earl fit son apparition à travers les arbres, pâle et tremblant.

— Je viens de voir un serpent! dit-il d'une voix étranglée. Dieu, il était plus grand encore que Ike Rogers dans ses bottes! Et aussi gros que mon bras! Il paraît aussi qu'il y a d'énormes et féroces alligators de l'autre côté de l'anse, c'est Tommy Crowder qui me l'a dit. Je déteste cet endroit!

— Nous nous habituerons à toutes ces créatures, rétorqua Richard. D'après ce que j'ai entendu dire, personne n'a été piqué ou mordu par des insectes plus gros que des fourmis. Les alligators ne sont que de gros lézards. J'en ai vu un grimper à un arbre.

La maison fut achevée au milieu de l'après-midi de cette journée humide, torride, pleine de surprises et de terreurs. Le soleil disparut derrière une masse de nuages de plus en plus volumineuse en direction du sud. Des nuages noirs ou d'un bleu sombre, striés de quelques éclairs. Ils avaient édifié la hutte à l'abri d'un gros rocher de grès, avec une cavité à sa base, comme si on en avait enlevé un morceau.

Richard regarda avec appréhension l'orage approcher.

— Je pense que nous ferions mieux de mettre nos affaires sous ce rocher, dit-il, pour le cas où... Ces branches de palmes laisseront passer la pluie.

La tempête se déchaîna une heure plus tard, plus féroce encore que celle de Cape Dromedary et beaucoup plus terrifiante. Des éclairs gigantesques, aveuglants, tombaient droit sur les arbres. Pas étonnant qu'il y en eût tant de fendus ou de noircis ! À une trentaine de pieds de l'endroit où ils se terraient, un arbre énorme à l'écorce rougeâtre et satinée explosa dans un cataclysme d'éclairs bleutés, d'étincelles et de tonnerre. Il se désintégra avant de brûler comme une torche. Mais pas pour longtemps. Un vent hurlant et glacial apporta une pluie qui éteignit l'incendie en une minute et saccagea leur toit de palmes. Le sol se transforma en lac et les colonnes d'eau cinglantes qui tombaient à verse faillirent les noyer. Ils dormirent cette nuit-là dans une hutte dont il ne restait que la carcasse, claquant des dents, vaguement consolés par la seule pensée que leurs affaires étaient au sec dans l'abri de roche.

— Il nous faut de meilleurs outils et quelque chose de plus résistant pour notre maison, observa le lendemain Will Connelly, au bord des larmes.

« Il est temps, se dit Richard, de faire appel à une autre autorité que Furzer, incapable de s'organiser pour se protéger. Je sais que les détenus n'ont pas le droit de s'approcher des officiers supérieurs, mais tant pis, j'y vais. »

Il s'éloigna dans l'air frais, constatant avec satisfaction que le sol était tellement sablonneux que la pluie n'avait pu le transformer en boue. Quand il atteignit la rivière, dans laquelle les soldats avaient disposé trois grosses pierres plates pour former un gué, il entrevit des corps noirs, nus, et sentit une forte odeur de poisson pourri. Ce n'était pas un effet de son imagination. On lui avait dit que les Indiens s'enduisaient d'une huile de poisson aussi puante que la boue de Bristol. Comme ils ne s'approchaient pas, il franchit le gué et prit la direction d'un grand campement, à l'ouest de l'anse, où la plupart des détenus de sexe masculin ainsi que toutes les femmes étaient installés ; les femmes continuaient à débarquer par petits groupes. Là aussi se trouvaient la tente servant d'hôpital, les tentes des soldats, la grande tente des officiers de marine et celle du major Ross. Il remarqua que, de ce côté, les prisonniers vivaient sous la tente. Ce qui signifiait qu'on n'avait pas embarqué assez de tentes

pour tout le monde. C'est pourquoi les cent derniers avaient été relégués à l'est, hors de vue et, par conséquent, hors de toute préoccupation. On leur laissait le soin d'édifier eux-mêmes leurs propres abris.

— Puis-je voir le major Ross? demanda-t-il à la sentinelle en faction devant la grande tente ronde.

Le soldat le toisa avec mépris.

— Non.

— C'est une affaire urgente.

— Le gouverneur adjoint est trop occupé pour recevoir des gens comme toi.

— Alors je vais l'attendre jusqu'à ce qu'il ait un moment de libre.

— Non. Et fous le camp. Comment t'appelles-tu?

— Richard Morgan, matricule 203. De l'*Alexander*.

— Laisse-le entrer, dit une voix venant de l'intérieur.

Richard pénétra dans un espace bien éclairé par des abatants ouverts tout autour, et dont le sol était revêtu d'un parquet. Un rideau intérieur le séparait en deux avec un bureau d'un côté et, de l'autre, ce qui devait probablement constituer la résidence privée du major. Il était là, devant une table pliante qui lui servait de bureau et, typique de lui, tout seul. Ross méprisait ses officiers subalternes autant que ses simples soldats, mais il défendait les droits, les prérogatives et la dignité du corps des soldats contre la Royal Navy. Il considérait le gouverneur Arthur Phillip comme un fou irréaliste et déplorait son indulgence.

— Qu'y a-t-il, Morgan?

— Je viens du côté est, monsieur, et j'aimerais en parler avec vous.

— Une plainte, c'est ça?

— Non, monsieur, simplement quelques requêtes, répondit Richard en le regardant bien droit dans les yeux, conscient d'être l'une des rares personnes à Port Jackson à apprécier cet officier peu banal.

— Quel genre de requêtes?

— Nous n'avons rien pour construire nos abris, monsieur, à part quelques hachettes. Nous avons réussi pour la plupart à ériger une sorte de carcasse, mais nous ne pouvons pas la

couvrir de feuilles de palmes car nous n'avons rien pour les attacher. On nous a distribué des clous, mais nous n'avons aucun instrument pour percer des trous, pas de scies, pas de marteaux. Le travail avancerait plus vite si nous avions des outils.

Ross se leva.

— J'ai besoin de marcher, dit-il sèchement. Viens avec moi. (Il sortit, précédant Richard hors de la tente.) Tu as un bon niveau, je l'ai remarqué à propos des pompes et des fonds de cale de l'*Alexander*. Tu n'es pas toujours en train de te lamenter sur ton sort. Si nous avons davantage d'hommes comme toi et moins de représentants de la lie des prisons d'Angleterre, cette implantation aurait ses chances.

Tout en suivant l'allure rapide du major, Richard se dit que cette réflexion impliquait que le lieutenant-gouverneur ne croyait guère à cette expérience. Ils longèrent le camp des officiers célibataires et approchèrent des quatre tentes rondes où logeaient les officiers de marine. Le lieutenant Shairp était assis à l'ombre d'un auvent en compagnie du capitaine James Meredith, qui habitait avec lui. Tous deux buvaient du thé dans des tasses de porcelaine. En apercevant le major, ils se levèrent, mais leur attitude laissait entendre qu'ils n'étaient pas enchantés de voir leur commandant ni d'entendre ses paroles souvent trop franches et acerbes. Tout le monde connaissait leurs dissensions, même les détenus. Alimentées par le rhum et le porto, les querelles entre les officiers se traduisaient parfois par des jugements en cour martiale et, toujours, par une opposition à Ross, qui avait cependant ses défenseurs sur quelques points.

— Les fosses pour les scieurs de long seront bientôt prêtes? lança le major d'un ton glacial.

Meredith esquissa un geste de la main pour indiquer un point derrière lui.

— Oui, monsieur.

— De quand date votre dernière inspection, lieutenant-capitaine?

— J'allais la faire. Après avoir terminé mon petit déjeuner.

— Composé de rhum plutôt que de thé, je vois. Vous buvez trop, lieutenant-capitaine, et vous êtes querelleur. Ne cherchez pas à vous mesurer à moi.

Après avoir salué, Shairp avait pénétré à l'intérieur de la tente pour, un instant plus tard, en ressortir avec MacGregor dans une main.

— Tiens, Morgan. Prends-le, c'est un de tes hommes qui l'a gagné, m'a-t-on dit. (Il eut un petit rire.) Je ne m'en souviens pas moi-même.

Richard aurait voulu rentrer sous terre mais il prit le chiot et suivit Ross qui descendait vers le gué.

— As-tu l'intention de porter cette chose jusqu'à l'intendance?

— Non, monsieur, si je peux trouver l'un de mes hommes. Notre camp est sur le chemin, répondit Richard avec une tranquille assurance qu'il était loin d'éprouver.

Il avait l'impression d'être toujours là quand le major avait des remarques désobligeantes à faire à ses subalternes.

— Eh bien, il est temps que j'aille voir où on a mis le surplus d'hommes. Montre-moi le chemin, Morgan.

Ce que fit Richard tout en maintenant MacGregor, qui ne cessait de gigoter.

— Il pourra se nourrir de rats, observa Ross comme ils arrivaient dans la clairière où une douzaine de cases étaient dispersées entre les arbres. Il y a autant de rats ici qu'à Londres.

— Donne-le à Joey Long, dit Richard en tendant MacGregor à Johnny Cross qui le regardait, ébahi. Comme vous pouvez le voir, monsieur, nous avons réussi à édifier une assez bonne structure mais je pense que c'est le détenu Crowder qui a eu la meilleure idée pour les murs. Le problème est que, sans outils, notre travail avance à l'allure d'un escargot.

— J'ignorais qu'on pouvait trouver tant d'hommes ingénieux parmi les Anglais, déclara Ross en poursuivant son inspection minutieuse. Lorsque vous aurez terminé ici, vous pourrez construire un autre camp entre cet endroit et celui où sera située la ferme du gouverneur. L'espace a déjà été déblayé et aménagé. Si nous ne produisons pas des légumes frais, le scorbut nous tuera tous. Il y a trop de femmes du côté ouest. Je vais en envoyer quelques-unes ici. Ce qui ne signifie pas que vous deviez en profiter pour avoir des rapports avec elles. Compris, Morgan?

— Je comprends, monsieur.

Ils se dirigèrent vers l'intendance, où régnait toujours le plus grand désordre. Les chevaux, le bétail et les autres animaux débarqués étaient parqués entre des barricades hâtivement édifiées, l'air aussi malheureux que les autres êtres vivants rassemblés en ce lieu.

— Furzer, dit le lieutenant-gouverneur en pénétrant sous la grande tente, vous n'êtes qu'un incapable typiquement irlandais. Avez-vous déjà entendu parler de méthode? Que comptez-vous faire de tous ces animaux si vous ne leur trouvez pas une pâture? Les manger? Nous n'avons plus de grain et il ne reste guère de foin. Vous n'êtes qu'un trou du cul! Puisque les charpentiers ne peuvent rien faire tant qu'on ne leur donnera pas du bois, faites-leur construire des enclos pour les animaux immédiatement! Trouvez quelqu'un qui sache reconnaître un bon pâturage quand il en voit un et édifiez les enclos à cet endroit-là. Le bétail devra être gardé et les chevaux entravés, et que Dieu vous vienne en aide s'il s'en échappe un! Maintenant, où sont les listes du matériel débarqué et où se trouve-t-il, à présent?

Le lieutenant Furzer ne put produire aucune liste digne de ce nom et ne savait pas où les choses étaient stockées. Les entrepôts se réduisaient pour l'instant à des toiles de tente.

— Je pensais établir des listes quand nous aurions des magasins permanents, balbutia-t-il.

— Bon sang! Furzer, vous n'êtes qu'un crétin!

Le quartier-maître déglutit et redressa le menton.

— Je ne peux pas faire tout ça avec les hommes dont je dispose, major Ross. Honnêtement!

— Alors je vous suggère de recruter davantage de détenus. Morgan, avez-vous idée des hommes qui pourraient convenir? Vous êtes vous-même un détenu et vous devez en connaître quelques-uns.

— En effet, monsieur, pas mal. À commencer par Thomas Crowder et Aaron Davis, tous deux de Bristol et qui aiment les écritures. Des voyous, certes, mais trop intelligents pour mordre la main qui leur procure un travail de bureau. Ils ne voleront pas. Vous n'avez qu'à les menacer de les obliger à abattre des

arbres à raison d'une douzaine par jour et ils se comporteront parfaitement.

— Et pourquoi pas toi?

— Parce que je peux être plus utile ailleurs.

— À faire quoi?

— Aiguiser des scies, des haches ou des hachettes, bref tout ce qui a besoin d'une lame tranchante. Je sais aussi remplacer les dents de scie, c'est une technique professionnelle. Je possède quelques outils et, si mon coffre embarqué sur le bateau peut m'être restitué, j'aurai tout ce qui m'est nécessaire. Je ne cherche pas à calomnier ceux qui en ont la responsabilité, mais les haches ou hachettes sont toutes de mauvaise qualité. De même que les bêches, les pelles et les pioches.

— Je l'ai moi-même déjà remarqué, grommela le major d'un ton sinistre. Nous avons été grugés, Morgan, depuis les membres de l'Amirauté qui renâclent au moindre sou, jusqu'aux fournisseurs et aux capitaines chargés du transport dont certains n'hésitent pas à vendre des vêtements, usagés ou non, et peut-être même certains biens personnels des détenus d'après ce que j'ai cru comprendre. (Il se prépara à partir.) Mais je veillerai personnellement à ce que le coffre d'outils au nom de Richard Morgan soit retrouvé. D'ici là, demande à Furzer tout ce dont tu as besoin, qu'il s'agisse de poinçons, de clous, de marteaux ou de fil de fer.

Il salua et sortit en enfonçant son tricorne sur sa tête. Toujours tiré à quatre épingles, le major Ross, quel que soit le temps.

— Va me chercher Crowder et Davis et tu pourras emporter tout ce que tu veux, dit le lieutenant Furzer après avoir digéré l'humiliation.

Richard lui amena les deux hommes et prit dans le magasin suffisamment d'outils et de matériel pour qu'ils puissent achever leurs propres cases et en construire d'autres pour les détenues.

Soudain, l'arrivée des femmes condamnées au bagne devint le centre de toutes les attentions de la part des prisonniers comme des soldats, chacun désireux d'assouvir ses passions et



ses désirs insatisfaits depuis plus d'un an. Les allées et venues à la nuit tombée étaient si nombreuses que, même en multipliant par dix le nombre de soldats de service, ceux-ci n'auraient pu les empêcher d'autant qu'ils étaient eux-mêmes partie prenante. Les choses se compliquaient du fait que les femmes n'étaient ni assez nombreuses ni toutes intéressées par le sexe. Certaines acceptaient joyeusement tous ceux qui se présentaient, parfois contre un pichet de rhum ou une chemise. Les viols étaient rares car suffisamment de femmes se mettaient volontiers à la disposition de plusieurs hommes et, d'autre part, ces derniers hésitaient à faire emploi de la force vis-à-vis des femmes récalcitrantes.

Le gouverneur et le révérend Richard Johnson étaient scandalisés de ces allées et venues dans le camp de femmes, qu'ils qualifiaient de dépravées, licencieuses et immorales. Il fallait réagir!

Dans le groupe de Richard, les hommes filaient en douce le soir, eux aussi, à l'exception de lui-même, de Taffy Edmunds et de Joey Long. Joey semblait se satisfaire d'avoir près de lui MacGregor. Quant à Taffy, il était d'une autre sorte, plutôt misogyne, et la proximité des femmes ne faisait qu'accentuer sa timidité. Bref, il était différent.

Quant à Richard, les raisons qui le tenaient à l'écart du camp des femmes étaient plus confuses. Elles se rapprochaient dans une certaine mesure de celles de Taffy. Il se sentait incapable d'affronter la perspective de posséder une femme après avoir été privé de leur compagnie pendant deux ans, après avoir vécu loin d'Annemarie Latour depuis plus de trois ans. Depuis la disparition de la Française, son pénis était resté insensible et il ignorait pourquoi. Ce n'était pas l'extinction du désir, mais plutôt une effroyable honte et un sentiment de culpabilité nés de la perte de William Henry et de beaucoup d'autres choses. Il ne savait pas et ne désirait pas savoir. Il y avait une part de lui qui était morte et une autre plongée dans un sommeil sans rêves. Ce qui s'était produit en lui avait éteint tout désir sexuel. S'agissait-il d'une restriction ou d'une libération, il n'aurait su le dire. Mais l'essentiel était qu'il n'en souffrait pas.